

**Angèle Baux Godard &
Clément Goethals**

La FACT



DÉBRIS *d'amour*

Angèle Baux Godard & Clément Goethals

La FACT

Un frère et une sœur partent retrouver leur mère, qui sort de prison après une longue peine.

Leur voyage bascule lorsqu'ils découvrent qu'elle ne les a pas attendu·es.

Face à cette nouvelle absence, ils se réfugient dans une chambre d'hôtel, où ressurgissent les souvenirs, les blessures, et la force d'un lien forgé dans le manque et l'absence.



DÉBRIS *d'amour*

Lucas et Emma n'ont pas vu leur mère
depuis plus de dix ans.
Après une longue peine de prison, elle va
enfin sortir.
Sans prévenir, sans contact. Ou presque.
Lucas décide alors de convaincre Emma
d'aller la chercher le jour de sa sortie.

Ainsi commence la fiction, sans préambule,
sans mise en contexte.

Le voyage s'impose. Un frère et une sœur
se mettent en route. Iels avancent à l'aveugle,
porté-es par un besoin mêlé de colère,
de tendresse et d'attente confuse.

La première partie du spectacle est construite
sur un rythme soutenu, nerveux, à l'image
de leur course vers ce qu'iels ignorent encore.

Leurs retrouvailles sont chargées :
de souvenirs enfouis, de différends jamais
réglés, de blessures communes, mais aussi
d'un amour profond et d'une
complicité indéfectible.

Iels se parlent comme on parle quand on s'est
toujours connu-es, avec des raccourcis, des
vannes, une langue drôle qui fuse, vacille,
ricoché entre les silences. Une langue qui
les protège. Qui les trahit aussi.

Peu à peu, les morceaux de leur histoire émergent, en puzzle,
révélant la violence d'une absence longtemps tue, celle d'une
mère stigmatisée par la société.

Mais ce qu'iels trouvent au bout du trajet n'est pas ce
qu'iels attendaient.

Nora, leur mère, est partie.
Sortie de prison sans les prévenir, elle n'a pas cherché
à les revoir.

Elle a disparu, une seconde fois.

Et tout bascule.



La What

Amélie Joos

Lucas et Emma se cloîtent dans une chambre d'hôtel. Un lieu d'arrêt. Un sas de décompression où la réalité vacille. La chambre devient un espace mental suspendu.

Le présent se fissure, le passé, les souvenirs et les cauchemars resurgissent. Sur ce lit, véritable radeau, agrippé·es l'un·e à l'autre, iels réveillent leur enfance. Se déploie alors une langue poétique, cabossée, où la force de l'image prend peu à peu la place des mots.

Sans ordre ni logique, dans un chaos fragile, les spectateur·ices revisitent avec elleux les lieux d'enfermement, les endroits clos qui ont jalonné leur vie : la cellule de prison, la chambre où, petit·es, la police a arrêté leur mère, les piaules du foyer et des familles d'accueil, leur premier kot étudiant, leur cachette secrète, rendez-vous des fugues, dans la cabane du marais...

**Ces espaces se superposent, se mêlent,
dessinant un labyrinthe émotionnel où le réel
et l'imaginaire se confondent.**

**Nous ne disséquons pas un fait divers, ne
donnons pas en pâture la coupable. Emma
et Lucas ne règlent pas leur compte. Ce n'est
pas un face-à-face, mais une plongée dans
l'absence, le manque et leurs galères.**

**À travers cette fable contemporaine, c'est
toute une série de questions qui affleurent :
Comment se construire quand on grandit
dans l'ombre d'un·e parent·e incarcéré·e ?
Comment aimer quelqu'un·e que le monde
vous interdit d'aimer ?**

**Et que faire, quand cette personne ne vous
aime peut-être plus ? Ou du moins, ne semble
plus chercher à vous retrouver ?**

**Au cœur du récit, il y a la complexité du lien
entre un frère et une sœur. Un lien qui résiste.
Qui vacille. Qui s'invente une langue
pour survivre.
Une tendresse brute. Une loyauté complexe.
Un amour forgé dans le manque.**

Débris d'amour.

LA PRISON ET LES FEMMES

Enquête de Terrain

À l'origine, il y a une rencontre. Celle de Nora H., doyenne du centre de détention de Joux-la-Ville. Treize ans qu'elle est là. Dix encore à purger. C'est une présence. Son regard est doux, sa parole déborde. Affectueuse. Invasive. Poétesse à ses heures, artiste sans galerie, elle écrit des vers à l'encre verte sur des bouts de feuilles A5 qu'elle ne montre à personne.

Elle parle d'amour, d'ombre, de fatigue.

Et elle bouleverse.

Vingt-cinq ans de détention, ce n'est pas rien. Nora n'est pas innocente.

Mais sa voix, son humanité, son regard qui ne fuit pas, défont les cases toutes faites.

C'est peut-être ça qui dérange le plus : on s'attache.

Elle oblige à se confronter à des questions vertigineuses :

L'amour et le monstrueux peuvent-ils cohabiter ?

Peut-on éprouver de l'empathie pour celles que la société a désignées comme irrécupérables ?

Peut-on aimer une personne qu'on juge impardonnable ?



Femme

Amélie Joos

FEMMES INCARCÉRÉES, *une société en miroir*

4 % des détenu·es en France sont des femmes. Une minorité statistique. Mais un révélateur puissant. Car derrière les murs se rejoue une vieille histoire : genre, pouvoir, normes silencieuses. Les femmes coupables dérangent l'ordre établi. Elles ne sont pas seulement transgressives — elles sont perçues comme contre-nature. On leur refuse la complexité, la colère, la déviance. Une femme, ça doit tenir. Être douce, résiliente, silencieuse.

Une mère, ça ne déraile pas. Ça ne frappe pas. Ça ne tue pas.

Alors quand elle le fait, elle est doublement condamnée : par la justice et par la société. La honte, comme peine supplémentaire. Ce sont les normes silencieuses qui continuent de structurer notre inconscient collectif. La prison des femmes raconte nos injonctions, nos hypocrisies, nos sociétés engluées dans le patriarcat.

PÈRES INCARCÉRÉS, *mères effacées*

Quand un père est incarcéré, la cellule familiale tient souvent. Dans 85% des cas, la mère continue d'assumer : elle se rend au parloir, maintient le contact, travaille pour payer l'incarcération du conjoint, se retrouve seule avec la charge - financière et mentale - des enfants. La société s'organise. Elle tolère qu'un homme dérape. Encore aujourd'hui, dans certaines familles, un homme incarcéré, c'est une fierté, un rite de passage.

Pour les mères, la réalité est inverse. L'isolement est radical.

Le conjoint disparaît dans 70 % des cas après l'incarcération.

Les enfants sont placé·es chez les grands-parents ou dans des foyers.

Le lien est rompu. La mère devient l'absente, la fautive, la honte familiale.

À la faute judiciaire s'ajoute une sanction sociale : le délitement du rôle maternel.

Là où la paternité est préservée, la maternité est effacée.

VICTIMES ET COUPABLES :

une dualité invisible

La majorité des femmes détenues ont elles-mêmes été victimes.

Violences conjugales, abus sexuels, pauvreté extrême.

60 % d'entre elles ont connu des violences avant l'entrée en prison.

Certaines ont tué pour survivre. D'autres ont trafiqué pour nourrir leurs enfants.

Leur parcours révèle les angles morts d'un système qui, souvent, condamne sans comprendre.

LES ENFANTS,

*victimes collatérales
oubliées*

On parle rarement d'eux.

Et pourtant, les enfants de détenu·es sont les premier·es à porter une peine qui n'est pas la leur.

Iels subissent la séparation, l'isolement, l'incompréhension, la stigmatisation.

Iels apprennent tôt à se taire. À mentir sur l'absence pour se protéger.

Et souvent, aucune structure n'est là pour les accompagner.

Il n'existe en France et en Belgique aucun dispositif national stable pour soutenir ces enfants.

Les associations font ce qu'elles peuvent. Mais l'accompagnement est profondément sous-financé.

Des milliers d'enfants grandissent ainsi dans le silence, la honte, l'abandon affectif.

Comment grandir quand l'image du parent est effacée ?

Comment se construire quand son parent est désigné·e comme un·e monstre ?

Quand les médias projettent une image déshumanisée des détenu·es ?

Quand l'État n'assure ni accompagnement, ni structure adaptée ?

Que fait-on du lien ? De l'amour qui persiste, malgré tout ?

L'incarcération d'un parent n'est pas un fait divers. C'est un tremblement, une onde de choc qui traverse les générations.

Nous laissons ces enfants grandir dans un gouffre affectif et institutionnel – une violence invisible, mais ravageuse.



Dessin d'enfant à son parent incarcéré exposition organisée par le Relais Enfants-Parent asbl

CE QUE DIT LA PRISON.

*Ce que nous refusons
de voir.*

Ce projet est une fable. Une tentative de regard.

Pas un plaidoyer. Pas une réhabilitation.

Juste une plongée.

**Dans ce que la prison révèle de nous : de nos peurs,
de nos mythes, de notre confort moral.**

Il ne s'agit pas d'excuser.

Mais de voir.

D'écouter.

De comprendre ce qui se joue derrière les portes closes.

**Parce que la violence n'est pas qu'un geste. C'est aussi
un système.**

Parce que l'amour peut survivre au crime.

**Parce qu'un enfant ne devrait jamais porter la peine
de ses parents.**

Nous voulons interroger les points de friction entre ce qui dérange et ce qui ébranle : qu'est-ce qui appartient au bien, au mal ? Comment se construit-on enfant lorsque les frontières – dites « normales » - entre le bien et le mal vacillent ? Quel poids de violence est contenu dans la prise en charge de ces enfants laissé·es en marge ?

Le spectacle refuse le sensationnalisme des faits divers. Il déplace le regard vers les victimes collatérales d'un système défaillant. Que risquerait-on à humaniser ces enfants, et la personne détenue elle-même ?

Comment réagir face à l'horreur commise par un·e être aimé·e ? Quelle responsabilité ont les institutions – pénitentiaires, judiciaires, médiatiques, étatiques – dans l'isolement et la stigmatisation subi·es ?

Nous cherchons à déjouer la binarité entre bien et mal. À rendre compte de la complexité dans laquelle se débattent les proches de personnes condamnées à de longues peines.

Nous construisons une fiction débarrassée d'un contexte social défini, cherchant à déjouer les réflexes de prédétermination sociale. Emma et Lucas nous ressemblent, nous, Angèle et Clément, comme pour permettre à une forme d'identification d'opérer.

ÉCRIRE, METTRE EN SCÈNE, JOUER

Notre duo est une histoire amicale et artistique qui dure depuis douze ans.

Nous nous sommes rencontrés à travers nos différentes créations et la complémentarité de nos univers n'a cessé de se déployer. Changeant toujours nos rôles dans ce duo, parfois acteur·ices, metteur·e en scène ou auteur·e, nous explorons ce lien artistique qui s'enrichit année après année.

Ici, pour la première fois, nous réunissons toutes nos casquettes. Nous co-écrivons, co-mettons en scène et sommes ensemble au plateau. La relation entre les personnages, comme la langue du spectacle, naissent de ce qui nous lie profondément : les familles nombreuses, une bonne connaissance de l'amour-haine dans les adelphités, une dynamique entre nous souvent perçue par les autres comme celle d'un frère et d'une sœur plus que de deux ami·es, une grande complicité au plateau et une connaissance profonde, sensible, de l'autre.

Tout ceci devient un véritable moteur de création. Nous écrivons pour l'autre de façon organique, dans une confiance qui permet de se déplacer, de se défier, de se sortir de nos zones de confort.



ANGÈLE BAUX GODARD



CLÉMENT GOETHALS

La dynamique que nous souhaitons insuffler dans notre travail d'écriture s'appuie sur cette complicité, sur la notion de jeux, le tac au tac. Notre complicité, notre facilité au conflit (sain), nos débats animés, notre humour commun s'infusent dans les personnages. Nous cherchons une langue instable, ludique, conflictuelle, une écriture à trou de non-dit et de secret.

Le texte s'imprègne d'une recherche documentaire, tissée de rencontres et d'entrevues que nous menons à deux.

CHANTIER D'ÉCRITURE

EXTRAIT 1

Emma : Moi je te le dis, si elle est partie, c'est qu'elle a peur de recroiser des gens. Je parle pas de toi et moi. Je parle de gens lié à... peut-être, tu vois... Je ne sais pas. Imagine, si toi, tu ne devais pas recroiser des gens parce que je ne sais pas, peu importe, en fait, tu fous le camp, tu te tires.

Lucas : J'en sais rien.

Emma : Ouais, en fait, c'est ça. En fait, elle est partie se faire une teinture... Elle a trop peur qu'on la reconnaisse dans le quartier. Elle sait peut-être pas qu'on vit plus en Belgique.

Lucas : Mais elle sait qu'on a déménagé. Elle le sait très bien.

Emma : Il faut qu'on aille voir le premier coiffeur... Près de la prison. Ou non, je pense que c'est à une gare qu'on devrait aller. La première chose que je fais, je change de tête. Je change de ville, je change d'endroit.

Ou alors, quelqu'un a dû venir la chercher à notre place. T'as des histoires d'amour de ouf avec des visiteurs. Comment ils appellent ça ? Autant, elle a une aventure épistolaire depuis super longtemps. Et quand elle est sortie... Elle a été retrouver le mec.

Lucas : Elle a été retrouver le mec ? Quel mec ?

Emma : Oui, elle est tombée amoureuse de son visiteur. Enfin, pas les visiteurs, tu sais, les correspondants de prison, là /

Lucas : Elle est sortie. Elle nous a attendu 5 min, elle nous a pas vu. Elle s'est dit: " j'ai passé ma vie à attendre, cette fois c'est terminé." Et elle est partie. Tout droit.

Emma : Tout droit ? Tout droit, genre, dans le champ de maïs ?

Mais oui ! Genre Into the Wild. Attends, attends...

c'est ça.

Elle s'est prise pour le gars du film ! Elle est allée faire Into the Wild !

Elle croit qu'on l'a oubliée. Elle part en Lituanie ou je sais pas, elle apprend à cueillir des plantes, elle parle aux cailloux, elle lit des manuels de survie. Faut qu'on demande la liste des bouquins qu'elle consultait à la prison.

Ou elle est allée pisser. Juste derrière le mur. Pile quand on arrivait.

Lucas : Ou alors... La meuf au bar. C'est elle.

Emma : Quoi ?

Lucas : Celle qui nous fixe, là-bas. Elle nous a regardés trois fois. Elle ose pas s'approcher. Elle boit un café en se répétant qu'on ne la reconnaîtra jamais. C'est elle !

Emma : Oh t'as raison elle lui ressemble.

Lucas : Ou sinon, elle s'est fait chopper par un train ! Ou bouffée par un cerf ! Nan ! Elle est partie se suicider !

Partons du postulat qu'elle est morte. Ouais. Dans ce cas-là, il faudrait éplucher tous les avis de décès de tous les journaux de la région

Emma : arrête,

Lucas : Mais oui, elle est partie pour se suicider.

Emma : Stop Lucas, stp.

EXTRAIT 2

Emma : Elle a dû avoir une bonne raison. Peut-être que si elle a arrêté de signer tes demandes de visites, c'était pour te protéger. Pour que tu puisses vivre ta vie. Elle t'aimait, Lucas, c'est sûr qu'elle t'aimait.

Lucas : Arrête Emma. C'est pas vrai.

Emma : Quoi, c'est pas vrai ?

Lucas : C'est pas vrai. Arrête.

Emma : Si c'est vrai. C'est vrai si on décide que c'est vrai.

Lucas : C'est bon, c'est bon. Arrête !

Emma : Dis-moi pas Arrête, Lucas. Dis-moi pas Arrête. Tu m'saoules. J'passe mes journées à écouter tes lamentations, et tes états d'âme, arrête de m'éteindre. Et arrête de m'dire arrête. Et puis même si je m'arrange de temps en temps avec la vérité, qu'est-ce que ça peut bien t'foutre ?

Lucas : Em/

Emma : Y'a pas de mot sur ce qui s'est passé. Toi t'étais plus petit, tu comprenais que dalle. Moi, j'ai dû me débrouiller toute seule pour comprendre ce qu'il y avait à comprendre. On t'a rien demandé à toi. C'est pas toi qui es devenue la "grande" du jour au lendemain. Je devais rien dire. Tout cacher. A l'école, dehors, devant les éduc', la police. Tout le temps. Tu piges, ça ? J'ai inventé, quand tu pissais au lit, j'ai inventé quand on me demandait si maman buvait, j'ai inventé quand tu pleurais, j'ai inventé quand on arrivait dans une nouvelle école, j'ai inventé. Une histoire en entraînant une autre, puis une autre, puis une autre, jusqu'à plus savoir... Jusqu'à plus savoir si j'étais en train de dire la vérité ou pas. C'est quoi la vérité, hein, quand tes histoires, elles te sauvent ?

EXTRAIT 3

Emma : Lucas et moi tout seul·es sous la couette, sur ton lit comme un petit radeau blotti·es l'un contre l'autre. Il s'est passé quelque chose d'important à ce moment-là, dans ce silence-là, dans le contact de nos deux petits corps tremblants serrés l'un contre l'autre, dans ce silence qui a duré des heures, dans nos mains agrippées l'une à l'autre. Aujourd'hui, quand mon corps entre en contact avec Lucas, quand je sens sa présence tout proche, ça me rassure, on est devenu à ce moment-là un même rocher qui allait être notre refuge, notre roc pour affronter toutes les tempêtes à venir. Ça a duré des heures, sans se parler, avec tes mots silencieux qui se répétaient déjà en boucle dans ma tête, « ça va allait », « ça va allait », « ça va allait ». On a fini par s'endormir comme ça épuisés l'un contre l'autre.

On nous regarderait plus pareils, « les deux petit·es de la monstre », monstrueux·ses donc aussi.

EXTRAIT 4

Lucas : Vous m'avez jamais vu. Vous avez regardé mes notes et mes bleus. Mais pas moi. J'veux juste qu'on me foute la paix, et qu'on arrête de me dire que j'ai de la chance d'être là.

CÉCILE GACON

Cécile Gacon est scénographe, costumière et artiste visuelle. Son travail, souvent en lien avec des dispositifs immersifs, explore les frontières entre corps, espace, mémoire et textile. Elle développe également des projets participatifs au sein de sa compagnie, la Cie Fantôme, implantée dans le sud de la France, notamment avec des publics jeunes et marginalisés.

Ce qui nous a donné envie de l'inviter dans cette création c'est à la fois sa façon "d'habiller" l'espace et les acteur·ices mais aussi son rapport militant à l'enfance. Engagée fermement à faire entendre les droits des enfants et l'importante responsabilité que nous avons, société, dans leur bien-être.



NOTE DE MISE EN SCÈNE ET D'ESTHÉTIQUE

La mise en scène s'organise en deux mouvements distincts, comme deux niveaux de réalité.

Le spectacle démarre dans un espace frontal, presque bidimensionnel (2D). Les corps sont comme plaqués au plateau, avec peu de marge de mouvement. Iels sont coincé·es à l'avant-scène, dans un espace qui évoque un arrêt de bus : concret, banal, reconnaissable. Pourtant, quelque chose dans l'image trouble ce réalisme : en fond de scène (à 1 mètre de l'avant-scène), une grande toile peinte dans un univers proche de celui de Jérémie Moreau, propose un paysage figuratif aux perspectives légèrement déformées, où la nature semble vibrer et laisser apparaître les premières fissures du réel.

Dans cet espace, Lucas et Emma avancent vers leur objectif - aller chercher leur mère à la sortie de prison - mais leur mouvement est paradoxalement entravé. Iels sont en déplacement dans le récit, mais immobiles dans l'espace.

La langue est le véritable moteur du mouvement. Elle est rapide, ciselée, pleine de détours, de blagues, de raccourcis adelphiques. On parle pour éviter, on contourne, on s'amuse. Pourtant, sous cette légèreté apparente, quelque chose gonfle peu à peu. Une tension sourde, comme un ballon de baudruche prêt à exploser.

Cette première partie repose sur un dispositif scénique que l'on appelle, avec humour, un dispositif « VDM » (Vie De Merde) ou un dispositif d'acharnement du réel.

Alors que Lucas et Emma abordent leur trajet avec une forme de désinvolture, l'univers autour d'eux s'acharne à les ramener à la réalité, au sol. Littéralement.



Un ensemble d'événements leur tombe dessus : averses soudaines, fientes d'oiseaux, bourrasques, projections de boue, tempêtes de neige, déchets, etc. Rien de dramatique en soi - mais une accumulation. Comme si chaque tentative d'avancer se trouvait immédiatement rattrapée par une nouvelle emmerde.

Les personnages ne réagissent à ce qui leur arrive. Iels portent des combinaisons, cirées, prêt·es à encaisser ces agressions du monde extérieur. Iels ont l'habitude. Ce qui leur tombe dessus est transposé à un autre niveau de lecture, métaphore de ce qu'iels endurent depuis leur enfance.

Au début, ce décalage produit un effet comique, absurde. Mais peu à peu, l'accumulation devient étouffante. Le plateau se dégrade, se salit, devient un terrain instable.

Jusqu'au moment où Lucas craque. Dans l'excès de ce qui s'abat sur eux, il n'arrive plus à tenir debout : le sol est glissant, détrempé, boueux. Le monde devient littéralement impraticable.

Puis survient l'absence.

Le moment où Lucas et Emma réalisent bel et bien que leur mère est déjà partie. Sortie de prison sans les attendre. Disparue une seconde fois. À cet instant, le dispositif s'effondre. La toile de fond tombe. L'arrêt de bus se détache et se fracasse au sol. Le réalisme disparaît brutalement. Le plateau devient un espace totalement vide, propre, presque clinique. Un grand espace bleu Klein - au sol et sur les murs - comme une zone-écran. Un espace mental.

Le quatrième mur apparaît. Il n'y a plus de mise à distance. Il ne reste que Lucas et Emma, plongé·es dans un territoire intérieur.

Dans cette seconde partie, le spectacle bascule dans un autre rapport à l'image.

Lucas et Emma s'enfoncent dans leurs souvenirs, leurs projections, leurs peurs. Les acteur·ices deviennent aussi les autres figures qui ont traversé

leur enfance : éducateur·ices, policier·es, voix administratives, silhouettes du passé. Ces figures ont toutes des voix différentes, mais portent le même masque - comme si elles appartenaient toutes à une même architecture de l'abandon. Les personnages passent d'un espace à l'autre : cellules, chambres, salles d'attente, interrogatoires, foyers, lieux d'enfermement. Tous ces lieux se ressemblent, comme si la mémoire les avait aplatis dans une même matière.

Les espaces deviennent des cellules successives d'un labyrinthe émotionnel.

Dans cette seconde partie, les choses ne tombent plus du ciel. Au contraire, elles apparaissent suspendues, presque dessinées dans l'espace. Des objets isolés, précis, tranchants. Comme souvent dans la mémoire traumatique, certains souvenirs s'accrochent

à des images extrêmement concrètes. Une chaise collante de chewing-gum, symbole des longues attentes administratives. Une cabane suspendue, souvenir du jour de l'arrestation. Les tissus accumulés de toutes les couettes de toutes les chambres où iels ont dormi. Des duvets pour deux, pour se réchauffer.

Ces objets flottent dans l'espace comme des fragments de mémoire matérialisés.

Pour cette création, nous imaginons un univers esthétique à la croisée de la scénographie et du costume, où les corps deviennent paysages, et les matières, des récits mouvants.

Le textile est au cœur du dispositif. Décors et costumes se confondent, s'enlacent, se transforment. Les matières deviennent partenaires de jeu.

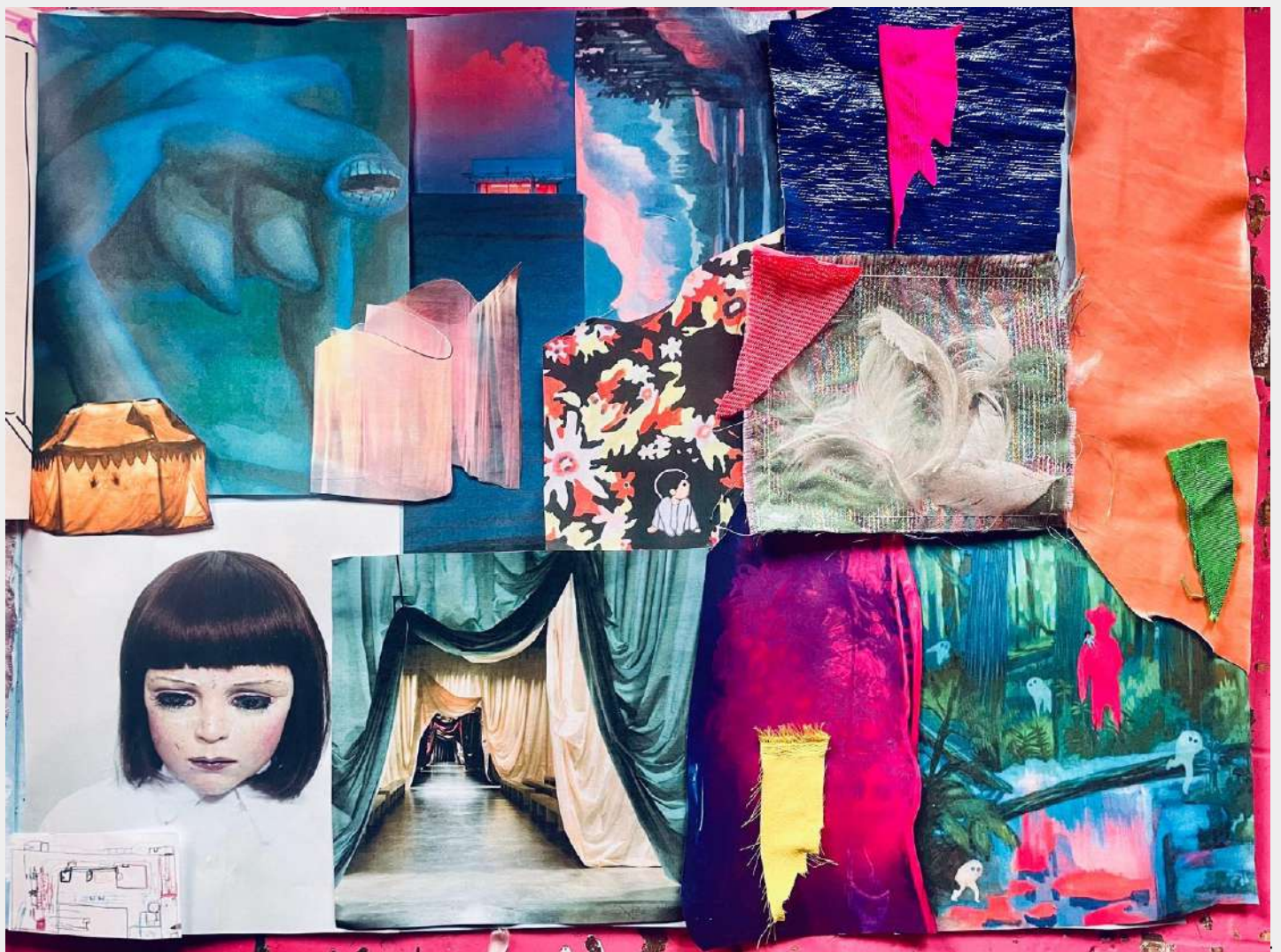


Dans cet univers, les mondes durs, solides, tangibles deviennent mous. Les espaces se déforment, se plient, se replient.

Le tissu évoque à la fois la cabane d'enfant construite avec un drap, la couverture qui rassure ou qui étouffe, la tente où l'on se cache, où l'on se fait peur, mais aussi l'étouffement et l'enfermement.

Matière ambivalente, il permet de faire apparaître des lieux réels ou rêvés, vécus ou fantasmés par les personnages.

Cette scénographie textile évoque un monde sans socle solide, un monde flottant, fragile, incertain – à l'image de ce qui vivent les proches de personnes incarcérées.



UNE ACTION DE MÉDIATION EN RÉSONANCE DIRECTE AVEC LA SCÉNOGRAPHIE



Dans la continuité de cette démarche esthétique, une action de médiation artistique sera menée en France (région Sud) et en Belgique, en lien étroit avec la création.

Ces ateliers inviteront des enfants, adolescent·es et jeunes adultes (de 4 à 20 ans) à explorer leur propre imaginaire autour des lieux de l'enfermement, du refuge, de la peur ou du réconfort, à travers des pratiques textiles et plastiques.

En Belgique, une attention particulière sera portée à la collaboration avec des structures œuvrant auprès d'enfants de personnes détenues, comme le Relais Enfants-Parents, et éventuellement en lien direct avec les prisons.

Ces ateliers proposeront une forme d'écoute et de transmission. Les participant·es pourront créer des

fragments de scénographie – tissus, cabanes, voiles, formes molles – qui pourraient entrer en dialogue avec ceux du spectacle, ou vivre de manière autonome, dans une forme d'écho artistique.

En France, ces actions seront développées en partenariat avec la Cie Fantôme auprès de publics jeunes, notamment via les réseaux associatifs et éducatifs.

Il ne s'agit pas d'illustrer le spectacle ou d'en faire une reproduction pédagogique, mais bien de créer des espaces artistiques parallèles, où les récits et les gestes de chacun·e nourrissent une réflexion collective sur les représentations de l'enfermement, du soin, de l'absence et de la mémoire.

PLUS QU'UNE PIÈCE

La FACT développe en parallèle de ses projets artistiques, des moments de rencontres entre publics et œuvres par de ce que nous nommons «Plus qu'une pièce». Il s'agit, en plus de nos productions théâtrales, d'étendre nos champs d'expérimentations artistiques à de nouvelles formes et de nouveaux publics, dès le début de nos processus de création - pas uniquement dans ceux de l'exploitation et de la distribution du spectacle. Ils sont en soi des projets et des moments, dont les dramaturgies gravitent certes autour de celles du spectacle, mais restent bien autonomes. Pour le projet "Débris d'amour" nous pensons ses "plus-qu'une pièce" en plusieurs axes :

01

VERS UNE ÉDITION ET UNE EXPOSITION

Faire une charte des droits de l'enfant des parents incarcérés (cf. Charte existante aux Etats-Unis)

Exposition de dessins d'enfants aux parents incarcérés : Imaginaire de cellule des enfants / Réponses concrètes des parents, en collaboration avec Le Relais Enfants-Parents qui a pour objectif de favoriser le maintien de la relation entre un enfant et son parent détenu.

Atelier écriture avec les plus grands, autour de l'écriture épistolaire.

02

ACTION SUR LE TERRAIN

Une action de médiation textile et plastique menée en France et en Belgique, en résonance avec la scénographie, invitant des jeunes de 4 à 20 ans à explorer les notions d'enfermement et de refuge.

Mise en place avec Fatmanur (fille de parent incarcéré) d'atelier d'expression visuelle et théâtrale autour de l'absence.

Mise en place de la présentation d'une adaptation du spectacle dans une ou plusieurs prisons en Belgique et /ou en France...

03

LORS DES REPRÉSEN- TATIONS

Exposition de tous les matériaux co- construits dans les deux points précédents

Sensibilisation au travail de Relais Enfants Parents et appel aux dons.

LA PRODUCTION

L'EQUIPE

**Ecriture,
conception, jeu**
Angèle Baux Godard &
Clément Goethals

**Création
scénographie
et costumes**
Cécile Gacon

Direction acteur·ice :
Eline Schumacher

**Intervenant
improvisation :**
Aurélien Labruyère

Construction :
Olivier Gauducheau

Création sonore :
En cours

Création lumière :
En cours

Régie plateau :
En cours

CALENDRIER

**Ecriture /
Dramaturgie /
Construction
production**
2024-2025-2026

**Résidence plateau /
développement des
« plus qu'une pièce »**
Janvier, mai, octobre 2026

**Première recherche
scénographie/
costume**
Automne 2025

Création plateau
2027-2028

PARTENAIRES

(en cours)

**La FACT (Compagnie
contrat-programmée)
La Charge du
Rhinocéros**
(Production et Diffusion)
Cie Fantôme

Accueil en résidence
B.A.M.P.

**Le Château de
Monthelon
Le Théâtre royal de
l'Ancre
La chaufferie acte 1**

Partenaires des "Plus
qu'une pièce"
**Le Relais Enfants-
Parents asbl**

5H15

La voiture de police.

Ma mère.

A l'intérieur.

Les voisines.

Les voisins.

Tout le monde est là.

Pour le spectacle.

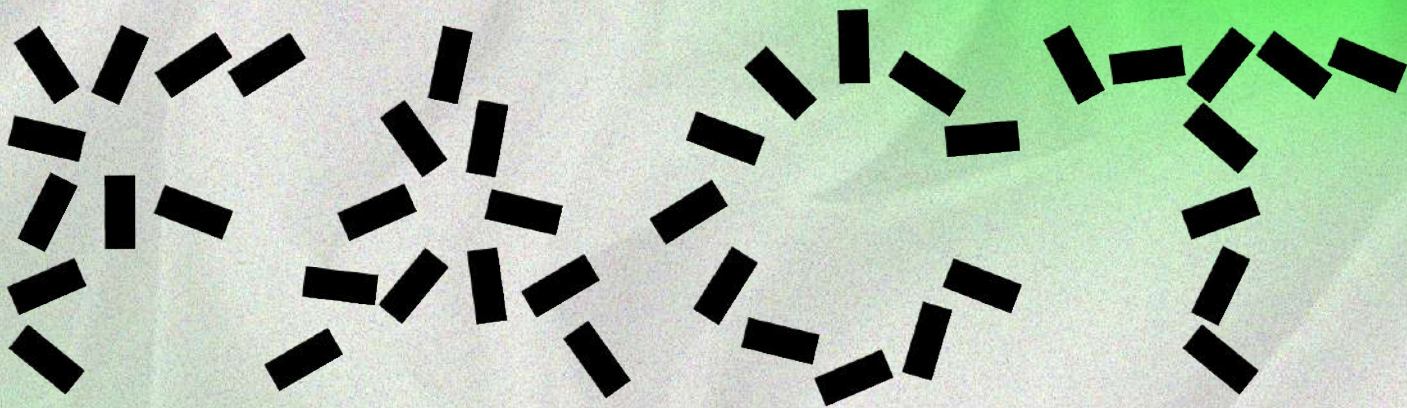
Le fait divers.

Leur excitation.

A elleux.

Et notre honte.

A nous.



**GROUPE COLLABORATIF AURÉLIEN LABRUYÈRE, LUCILE CHARNIER,
MARIE MENZAGHI, CLÉMENT GOETHALS, FRANÇOIS GILLEROT,
ANGÈLE BAUX GODARD, HÉLÈNE BEUTIN
COORDINATION FACT : AMELLE SLITI**

RETROUVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX !

- ciefact.com
- [@la_fact](https://www.instagram.com/la_fact)
- [facebook](https://www.facebook.com/la_fact)